
U d'/of OTTAWA
39003002137999

Nouvelle Bibliothèque Populaire à 10 Cent.

I MEILHAC

DÉMIE FRANÇAISE

21 | 12 | 49

LE SURNUMÉRAIRE

L'Apprenti grand homme.

Edité par
HENRI GAUTIER
55. Quai des Grands Augustins-55
PARIS

26

Il paraît un volume par semaine

Directeur littéraire de la *Nouvelle Bibliothèque populaire* :

M. CHARLES SIMOND



HENRI MEILHAC

M. Henri Meilhac est né à Paris en 1832. Je cite la date, pour ceux qui ne lui donnent pas aujourd'hui, et ne lui donneront peut-être jamais soixante ans : il y a des auteurs qui, pour le public dont ils sont aimés, restent toujours jeunes et dont on ne veut pas savoir qu'ils avancent en âge, puisque leur talent a toujours la même jouvence. Henri Meilhac fit ses études à Louis-le-Grand. Les uns affirment qu'il bâcla ses humanités, faisant ses classes à la course, pressé qu'il était par ses parents de choisir un état. Les autres croient se rappeler qu'au contraire il était dans les forts et tournait congrûment des vers latins. Comme Zola et Anatole France, une fois émancipé du lycée, il entra dans la librairie. Il avait alors vingt ans et des soirées de loisirs. Il les employait à dessiner et à écrire. Ce fut le *Journal pour rire* qui le premier lui fit bon accueil. Il y collabora tantôt de la plume, tantôt du crayon, souvent des deux. De cette époque (1852 à 1855) datent les fantaisies que l'on lira plus loin. C'est à peu près tout ce qu'il a écrit en prose, en dehors de son théâtre, et jamais ces pages n'ont été reimprimées. Elles étaient signées du pseudonyme de Thallin. Une seule, le *Bachelier sans emploi*, a paru sous le nom de l'auteur. Après quelques succès dans la *Revue de Paris*, où l'on retrouvera ses *Païens*, morceau dramatique en vers, dans la *Vie parisienne*, où il écrivit peu, et dans quelques autres recueils littéraires, il s'essaya au théâtre et donna, en 1855, au Palais-Royal, deux pièces qui ne firent pas grand bruit *Satania* et *Garde-toi, je me garde*, deux comédies, l'une et l'autre en deux actes. Il prit bien vite sa revanche et obtint, depuis cette époque, avec plusieurs de ses œuvres, dont la liste est d'ailleurs considerable, de véritables triomphes populaires surtout dans la comédie et dans l'operette. Vers 1860, si je ne me trompe, il commença, avec M. Ludovic Halévy, cette période vingtenaire de collaboration qui restera memorable dans les annales théâtrales. De 1856 à 18[illegible]1, il avait fait jouer, seul, la *Sarabande du Cardinal*, un acte au Palais-Royal (1856) le *Copiste*, un acte au Gymnase (18[illegible]7) l'*Autograph[illegible]*, un acte au même théâtre ; *Péché caché*, un acte au Palais-Royal (1858) *le Petit fils de Mascarille*, cinq actes ; le *Retour en Italie*, un acte (1[illegible]5[illegible]).

En 186[illegible], avec Halévy, il donne *Ce qui plaît aux hommes*, un acte aux Variétés ; puis c'est la série des succès qui tous dépassent la centième représentation, et dont la liste est si longue que nous ne pouvons l'énumérer ici tout entière : la *Grande duchesse de Gerolstein*, le *Brésilien*, la *Vie parisienne*, la *Périchole*, la *Belle Hélène*,

excuse à donner : il touche des appointements. L'argent explique chez lui le crétinisme, comme il explique chez d'autres des légèretés de conduite qui frisent le code civil. Le surnuméraire n'a pas cette excuse. Il a tout de l'employé, excepté les appointements. Pendant deux ans, il fait pour rien le travail le plus fastidieux et auquel la jeunesse répugne le plus, pour avoir le droit de faire ensuite pendant dix ans peut-être le même travail pour quatre-vingt-quinze francs par mois. Ne faut-il pas être singulièrement abandonné de Dieu et des hommes pour faire un tel métier !

Aussi est-il peu de surnuméraires qui ne rêvent une position plus brillante et ne demandent la fortune à des travaux étrangers aux bureaux. Au bout de quinze jours il leur est parfaitement prouvé que la fortune ne peut pas venir du ministère.

La littérature est leur premier écueil ; ils se brisent là où tant de jeunes gens se sont brisés avant eux. Ils cherchent à entrer dans un petit journal ou écrivent une pièce.

Pendant quelque temps alors la vie se pare à leurs yeux des plus riantes couleurs. Ils croient à l'avenir, ils relisent les mémoires d'Alexandre Dumas et rêvent un Henri III. Le bureau n'est plus pour le surnuméraire qu'un roc aride et nu sur lequel il pose son pied pour s'envoler — nouvel Icare — à la conquête de la fortune. Il néglige ses additions et n'expédie plus ses lettres avec le même soin. Horreur !... il glisse dans une circulaire adressée à un vieux receveur une phrase de la déclaration de son amoureux, et passe des mandats à l'ordre de son héroïne ! En vain le sous-chef devient hargneux, gronde et menace de dénoncer au directeur la conduite de son subordonné, le surnuméraire ne s'émeut pas ; il se voit rédacteur en chef d'un journal, il lit son nom sur les affiches, il entend le bruit des bravos mêlé au bruit plus positif des pièces de cinq francs ; il en vient à s'apitoyer sur le sort de ses collègues, à se demander comment on peut rester employé...

Malheureux ! pousse du coude ce vieil employé qui expédie près de toi, cet homme, éternel sujet de quolibets, qui tous les matins fourre, avant de se mettre au travail, ses bras maigres dans les bouts de manches traditionnels, et porte une petite visière verte pour garantir ses yeux. Cet employé type, ce grand livre incarné, parle-lui de la littérature, de tes espérances... il te montrera dans un sourire plein de sarcasme les quelques dents qui lui restent. Il te dira que lui aussi dans sa jeunesse

a fait de la littérature sur le papier administratif, que lui aussi a fait, — il y a quelque trente ans — à la place que tu occupes peut-être un vaudeville, le même vaudeville que toi probablement !...

Personne n'ignore, — excepté cependant les aspirants journalistes — qu'il est un peu plus facile d'entrer dans une citadelle ennemie que dans la rédaction d'un journal, surtout d'un petit journal.

Je reviendrai sans doute, dans un prochain article, sur la vie de l'homme qui écrit dans les petits journaux, et j'aurai à peindre l'intérieur d'un bureau de rédaction ; ce que j'ai dit suffit pour faire comprendre que le surnuméraire est immédiatement évincé.

Quant au théâtre, — je n'en parle que pour mémoire, — le directeur auquel le surnuméraire s'est adressé lui fait répondre qu'il n'est pas dupe de sa plaisanterie et lui renvoie sa pièce.

Les espérances du surnuméraire tombent alors aussi rapidement qu'elles s'étaient élevées. Il s'était élancé, croyant voler dans les airs ; il a volé comme tous ceux qui essayent de résoudre ce problème — de haut en bas — perpendiculairement et très vite. Il se voit dans la position d'un homme criblé de dettes, qui, après avoir cru par une tentative désespérée se tirer d'embarras, se retrouve tout à coup sans ressource en face des créanciers menaçants...

Le sous-chef, de plus en plus hargneux, signale au directeur les continuelles étourderies du malheureux surnuméraire. Le directeur, d'une voix calme, engage celui-ci à faire une singulière attention à sa conduite. Comme il est matériellement impossible de le punir par une retenue sur ses appointements, la peine prononcée contre lui serait l'exclusion.

Le surnuméraire bondit, lui qui hier se frottait les mains en pensant à la liberté, il a peur maintenant, il se cramponne à l'administration, il ne croit plus à la littérature, il ne croit qu'au ministère et aux 95 francs promis par la munificence de l'État. Il s'excuse près du directeur et proteste de son zèle... futur. Le directeur le congédie avec un geste d'une irréprochable distinction, ajoute quelques phrases sur la malheureuse condition des employés, et s'absente pendant deux heures pour déjeuner.

Le surnuméraire rentre au bureau, l'oreille basse, il jette un regard désespéré sur l'employé à visière verte et s'attelle à la besogne administrative.

Quelquefois cette première tentative le jette dans un invincible découragement ; il se résigne. Quelquefois aussi il ne se rebute pas au premier échec, et continue à lutter.

Après la littérature, il se jette dans les découvertes industrielles et commerciales ; il rêve un éteignoir à musique, ou une pâte qui fasse croître les cheveux ou disparaître les cors, au choix des acheteurs.

S'il a de l'argent à lui, — cela est rare, mais je connais des exemples, — il joue à la bourse ou se jette dans une spéculation : à la bourse, il est enveloppé dans une exécution ; dans les spéculations, il est dupe du premier fripon qu'il rencontre.

Ces malheureux essais le rivent au ministère. Il se désole, et peu à peu renonce à ses espérances. La jeunesse s'éteint chez lui. L'air rare qu'il respire, la puissance de l'habitude, le charme, pour un individu à moitié chloroformisé par l'ennui d'une existence molle et paresseuse, où l'esprit ni la volonté n'ont rien à faire, où le corps est immobile, finissent par triompher de lui. Les appointements arrivent et lui sourient. Il s'endort définitivement dans le *far niente* administratif. Il ne lui reste plus qu'à acheter une calotte de velours noir ; il fera ses trente ans de ministère.

Il arrive cependant quelquefois qu'un surnuméraire, — plus hardi ou plus étourdi que les autres — se décide et lance bravement sa démission. On cite des exemples de surnuméraires qui, après avoir quitté le ministère, l'ont beaucoup regretté.

Ce que j'ai surtout cherché à montrer dans le surnuméraire, c'est la transition entre la vie extérieure et la vie de bureau. Le surnuméraire est un trait d'union entre l'homme et l'employé ; c'est, contrairement aux lois qui régissent les mœurs des insectes, le papillon devenant chenille. Cette transformation ne s'accomplit pas sans qu'il y ait une lutte ; c'est cette lutte que j'ai voulu raconter.

Il y a plusieurs espèces de surnuméraires : la plus rare est celle du surnuméraire riche ; il y en a cependant.

Le surnuméraire riche joue au ministère le rôle d'une gazette scandaleuse ou d'un roman défendu. Il se fait, dans le silence et la tranquillité du bureau, l'écho des bruits et des agitations de l'extérieur. C'est lui qui représente le monde au milieu de ces profondes retraites, le jour au milieu de cette nuit, la vie au milieu des tombeaux.

Ses voisins l'attendent, comme Pelisson devait attendre son araignée, et saluent son entrée avec des éclats de rire et des facéties, qui feraient trouver spirituels les calembours dont nos auteurs modernes ont l'habitude d'émailler leurs féeries. Ils l'écoutent, rient quand il parle, et le regardent avec admiration, quand il raconte ses bonnes fortunes, — ce qu'il fait toutes les fois qu'il vient au bureau ; — il ne fait même que cela.

Il se met très élégamment, va à Mabille et monte à cheval; il est, avec ses collègues, d'une affabilité où perce une légère velléité de protection.

Les employés ne le détestent pas : ils savent qu'il ne doit pas rester au ministère, et ne craignent pas un avancement qui leur nuirait; ils le font parler, quand il vient, de la dernière pièce que l'on a jouée, et du dernier bal que l'on a donné au jardin d'hiver; ils lui demandent des histoires scandaleuses.

Le goût de l'employé pour les histoires scandaleuses, — le mot est faible, — est chose connue.

Quand le surnuméraire riche sort du bureau, ses collègues se moquent un peu de lui ; ils tournent en ridicule ses gilets, son habit et ses bottes.

Ce portrait peut suffire : les surnuméraires riches sont peu nombreux et se ressemblent tous !

Occupons-nous maintenant du surnuméraire pauvre, du véritable surnuméraire.

Je l'ai dit, personne ne naît pour être employé : chaque employé apporte, en entrant dans les bureaux, une vocation qui l'entraînait autre part; presque tous les surnuméraires ont essayé une ou deux, ou trois carrières. Il y en a qui se sont présentés aux écoles du gouvernement, et ont échoué; il y en a qui ont été reçus dans ces écoles, et en sont sortis sans place.

Signaler ces premiers échecs, n'est-ce pas dire qu'en général, les jeunes gens, qui entrent dans un ministère, ne se font remarquer par rien de saillant dans l'esprit ni dans le caractère.

Il y a des exceptions cependant. J'ai connu un jeune homme qui était certainement doué des plus belles qualités, et qui devait arriver, s'il avait eu le temps d'attendre. Sa mère vivait avec lui et était pauvre; il fallait de l'argent. Si la position offerte par l'État aux employés n'est pas brillante, elle est sûre. Ce jeune homme sacrifia ses espérances et entra au ministère. Aujourd'hui, il y gagne 1800 francs, et le soir, il tient des livres. Il vit avec sa mère, en faisant des prodiges d'économie, et rend

peu à peu l'argent qu'il a été forcé d'emprunter pendant le surnumérariat.

Tous les surnuméraires sont loin d'être aussi intéressants que ce jeune homme, devant qui les directeurs devraient s'incliner avec respect. L'insouciance est, en général, le fond de leur caractère.

Attachés à une besogne qui leur déplaît, ils étudient le grand art de travailler le moins possible, en paraissant travailler beaucoup. Les gratifications, les augmentations n'arrivent pas à ceux qui abattent le plus de besogne, mais à ceux qui montrent le plus d'exactitude; — montrer est ici le mot juste.

Il faut avouer que, pour apprendre cet art merveilleux de ne rien faire du tout, en paraissant faire quelque chose, les surnuméraires ont dans leurs vieux collègues de magnifiques exemples.

Regardez cet employé : il arrive à neuf heures, avant le chef, il signe la feuille de présence et s'assied à son bureau. Il ne quittera pas son fauteuil de cuir avant quatre heures. Il reste pendant sept heures, le dos courbé, la plume à la main... Demandez-lui, le soir, ce qu'il a fait; il a écrit une demi-page... il met huit jours à terminer un état qu'un homme, peu au fait des roueries du métier, achèverait naïvement en deux heures.

Cette ignorance des habitudes bureaucratiques est d'abord fatale au surnuméraire. Il apporte, à ses additions, à ses expédiions dans les premiers jours qu'il passe au bureau, le zèle que tout individu faible met à un travail dont il s'occupe pour la première fois, et est écrasé de besogne.

Mais cette belle ardeur ne tarde pas à se ralentir. Le surnuméraire se souvient, un matin, d'un mot célèbre de M. de Talleyrand; il le médite, et sa paresse vient facilement à bout de lui en démontrer la justesse et la profonde vérité. Il comprend alors quel intérêt peut avoir, pour un homme intelligent, le spectacle d'une mouche qui vole.

Dix années, passées sur les bancs d'un collège, l'ont suffisamment dressé au métier de flaneur. Aussi retrouvons-nous, dans les précautions que prend le surnuméraire, pour dérober un roman au regard de son sous-chef, les cachoteries familières à l'écolier qui veut tromper la surveillance d'un maître d'étude curieux !

Il y a le surnuméraire musard, qui passe dans les corridors les sept heures qu'il doit au gouvernement, — ou peu s'en faut.

Il est la providence des particuliers qui errent dans le ministère, à la recherche d'un employé ou d'un renseignement. Il répond à tout le monde, dit où se trouve le bureau de tel chef, où il faut s'adresser pour faire signer tel papier... Il se trompe quelquefois, mais peu importe, le solliciteur en est quitte pour errer pendant une heure, à travers les cours et les corridors... et s'adresser à un second surnuméraire.

Quelquefois le surnuméraire s'empare d'un volumineux registre, plante héroïquement sa plume derrière l'oreille droite, et sous le spécieux prétexte de vérifier un chiffre ou une date, pénètre dans un bureau qui n'est pas le sien. Les employés dérangés lèvent la tête avec reconnaissance. Une heure se passe en causeries intimes; puis le surnuméraire reprend son registre et rentre dans son bureau, avec l'air radieux d'un homme qui a trouvé ce qu'il cherchait.

Aux enfantillages du collégien, le surnuméraire, à mesure qu'il vieillit dans les bureaux, ne tarde pas à joindre les manies du vieil employé. Il collectionne des pièces de deux sous curieuses, ou apprend à empailler des oiseaux.. sortes d'occupations qui, au bureau, aident à merveille à passer le temps.

Ce que j'ai dit suffit pour montrer ce qu'il y a de vide et de monotone, dans cette vie qu'un millier de jeunes gens mènent dans les ministères. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils répugnent d'abord à cette existence. Mais ils s'énervent peu à peu, et se laissent aller. La maladie bureaucratique fait chez eux des progrès d'autant plus terribles qu'ils sont cachés. Ils croient ne pas changer, et l'ami qui les retrouve après un an de séparation, est tout étonné de ne plus les reconnaître. Déjà l'employé a tué le jeune homme; encore deux ans, et pour une augmentation de 100 francs par an, ils diront pis que pendre, d'un collègue devant un chef. Mais cela rentrerait dans une physiologie de l'employé, et je n'ai à m'occuper que du surnuméraire.

Parlons de la vie qu'il mène hors du bureau. Il est le plus souvent mis d'une façon convenable, quelquefois même, il pousse le luxe dans l'ajustement à un degré ridicule. Il loge habituellement dans une seule chambre — située très haut — carrelée; son mobilier se compose d'un lit en fer, de deux ou trois chaises, et d'une petite table, sur laquelle est une cuvette, entourée de tous les objets nécessaires à la toilette. Le linge et les habits sont dans des placards. Le logis n'est pas beau, mais qu'importe! Il ne rentre chez lui que pour dormir, sa portière fait

son ménage, moyennant 8 francs par mois, et se plaint de ne pas être payée exactement.

Le surnuméraire doit ordinairement 50 francs à son tailleur et autant à son bottier; il dîne dans un restaurant à 22 sous et ne boit pas de vin.

En hiver, le surnuméraire passe presque toutes ses soirées au café; il joue sa demi tasse à l'écarté; plus tard il proscrira ce jeu comme dangereux, et ne se permettra plus que les dominos : quelquefois il va au théâtre.

Souvent dans un bal public, le surnuméraire pauvre rencontre le surnuméraire riche; il s'accroche à lui; son œil s'allume, la soif du plaisir réveille chez lui l'homme endormi par le murmure de la machine administrative : il arpente le bal comme un forcené, se jure à lui-même de quitter cette vie de mollusque... La musique l'électrise, l'ambition revient. Le bal finit, le surnuméraire, la rage dans le cœur, s'arrache à toutes ces tentatives auxquelles il n'est pas toujours facile de céder, et grimpe pour se coucher à son cinquième étage. Le lendemain la fièvre est calmée; il se lève tranquille, pousse peut-être un léger soupir, en pensant aux plaisirs de la veille, et se rend à son bureau.

LES APPRENTIS GRANDS HOMMES

LE VIVEUR ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Je ne sais pas au juste combien la seconde moitié du XIXe siècle comptera de grands hommes, ce que je sais bien, c'est que, si tous ceux qui, aujourd'hui, promettent à leurs créanciers de le devenir, tiennent leur promesse, aucune époque n'aura été plus féconde en célébrités de tout genre. A elle seule notre génération, glorieuse entre toutes, aura fourni plus d'hommes illustres que n'en ont vu surgir les siècles réunis de Périclès, de Léon X et de Louis XIV.

Il y a des apprentis grands hommes partout : dans les mansardes et dans les estaminets; — beaucoup dans les estaminets et dans les cafés qui pullulent autour des petits théâtres. Si vous voyez passer un omnibus complet, vous pouvez être sûr

qu'il en renferme au moins deux. Dernièrement, en allant à Asnières, nous nous sommes trouvés cinq dans le même wagon, qui devions un jour fixer sur nous l'attention de l'Europe. Il y a des apprentis grands hommes, sur les bancs du collège, dans les bureaux des ministères, dans les études d'avoué et dans les arrière-boutiques de pharmacien ; il y en a chez mon coiffeur. Mon portier a un neveu qui est apprenti grand homme, et un fils qui le sera quand il aura l'âge. Je suis apprenti grand homme, et sur vingt personnes qui me lisent, il y en a cinq au moins qui le sont aussi. Dans les bureaux d'un petit journal, tout le monde l'est jusqu'à l'employé qui colle les bandes, jusqu'au garçon qui balaye le plancher. Le caissier seul, — s'il y a un caissier, — ne l'est pas De l'aveu de tous les rédacteurs, il passe grand homme d'emblée.

Les apprentis grands hommes se divisent en deux classes. Il y a, parmi les jeunes gens qui désirent inscrire leur nom à côté des noms célèbres, des esprits élevés qui croient à la réputation acquise par le travail, et voient dans la gloire la récompense promise aux belles œuvres et aux belles choses.. La raillerie s'arrête devant tant de vertu ; ce n'est pas d'eux que nous avons à nous occuper ; nous les admirons et ne les imitons guère, hélas !...

... Video meliora proboque,
Deteriora sequor...

Je me serais éternellement repenti de ne pas avoir placé ici cette citation, une des dix dont se servent — quotidiennement ou hebdomadairement — les journalistes qui tiennent à faire croire qu'ils savent le latin.

Il est d'autres apprentis grands hommes, — et ceux-là sont plus nombreux que les premiers, — pour qui arriver à la gloire signifie simplement arriver à se procurer, — facilement et paresseusement, — la plus grande somme possible de jouissances. La réputation est viande creuse pour eux, et ils se soucient beaucoup moins des plaisirs un peu imaginaires qu'elle promet que de ceux, plus substantiels, que donnent les billets de banque.

Ces derniers nous appartiennent de droit. Nous allons, en quelques lignes, essayer de tracer leur portrait.

On a beaucoup parlé des prétentions singulières affichées par tous les hommes qui vivent des balivernes — plus ou moins spirituelles — qu'ils font lire ou écouter à leurs contemporains.

Ces prétentions se manifestent chez l'apprenti grand homme; il est seulement à remarquer que tant que sa plume ne lui a rien rapporté, elles ne dépassent pas certaines limites. Il rêve la fortune, cela est vrai, mais il fixe un chiffre à cette fortune. 20 ou 30.000 francs gagnés par an lui paraissent une somme raisonnable et suffisante. Cette modération disparaît le lendemain du jour où, par hasard, il a passé à la caisse de son journal pour y toucher 14 fr. 25. Son premier mouvement est alors de s'informer si Paris est à vendre. Il prend en pitié tous les millionnaires connus, et se demande quel ridicule usage force les gens à ne pas atteler généralement plus de deux chevaux à leur voiture. La sienne en aura dix, sur son passage, on pavoisera les fenêtres, et les hommes s'inclineront. Les femmes n'auront de sourires que pour lui. Déjà il choisit, parmi les plus belles et les plus célèbres, celle que son amour doit immortaliser.

Si vous lui montrez passant dans la rue, — à pied, — un homme vêtu d'un paletot modeste, — trop modeste quelquefois — et que vous disiez que cet homme, devant qui la foule ne s'écarte pas, a un nom célèbre dans les journaux, célèbre au théâtre par vingt succès, que cependant il mange dans une gargote et ne compte pas d'amours illustres, l'apprenti grand homme ne se déconcerte pas; il sourit superbement : c'est un niais, dit-il, et d'ailleurs il n'avait pas le talent que j'ai... l'avenir me doit plus qu'à lui !...

Ah ! l'avenir !... il est riche, je crois, et très riche !... Mais le fût-il mille fois davantage, il ne le serait pas encore assez pour acquitter toutes les lettres de change que nous tirons sur lui !...

Tout en tirant, — en imagination, — de nombreuses lettres de change sur l'avenir, l'apprenti grand homme en souscrit, — très réellement, — une ou deux au profit de quelque usurier artistique et littéraire. Il loue un appartement dans les quartiers neufs, le fait meubler fort élégamment, et paye le tapissier... en billets à ordre.

Alors commence une chasse fort intéressante, et qui exige de la part de ceux qui s'y livrent une grande habileté. La chasse aux fournisseurs ! on ne chasse pas le fournisseur à courre, comme un cerf, et l'on n'est pas obligé pour l'atteindre de crever un cheval. On ne le traque pas dans un terrier, comme un lapin ; on ne l'accule pas contre un arbre, comme un sanglier. On l'attire doucettement dans un piège. Un appartement

élégamment meublé est le meilleur traquenard à prendre un fournisseur, ce qui explique le premier soin de l'apprenti grand homme.

On ne se sert, dans cette chasse, ni d'un lévrier, ni d'un basset à jambes torses, ni d'un furet, mais d'un gamin intelligent que l'on habille, et que l'on intitule groom ou tigre.

Je veux consacrer quelques lignes à la description de cet intéressant animal : — Le groom de l'apprenti grand homme arrive rapidement à un degré de perversité inouïe. Il a le nez retroussé, l'œil petit et vif, le front bas, une bouche énorme et des cheveux roux. Il faut prendre bien garde, quand on en choisit un, de ne pas tomber sur un sujet déjà formé. Le groom prend des habitudes tellement déplorables au service de son premier maître, que le second est parfaitement sûr d'être servi par un fripon.

Cela m'est arrivé. J'avais, dans un accès de splendeur, résolu de composer définitivement une maison. Ma portière m'adressa un jeune auvergnat de sa connaissance, qui était bien l'un des êtres les plus laids que j'aie jamais rencontrés. Il me plut ; je ne lésinai pas sur la dépense, et lui fis immédiatement don d'un costume qui se composait :

1° D'une paire de bottes à l'écuyère — pas neuves — je dois en convenir ;

2° D'un gilet rouge, à manches : — en été ce vêtement suffit et le reste est inutile ; ce gilet, d'ailleurs, descendait jusqu'aux genoux ;

3° D'un chapeau de chasseur, avec le plumet assortissant.

Ainsi harnaché, Bacchanal — je lui avais imposé le nom de Bacchanal — usait la glace à force de se mirer.

Le mot n'est pas de moi !...

Je lui expliquai ce qu'il avait à faire, lui promis 20 francs par mois, et m'étendis sur les plaisirs qu'il goûterait à mon service.

Il me remercia avec des larmes dans la voix. Deux heures après, je lui donnai une commission ; il partit, et je ne le revis jamais, ni lui, ni mes bottes, ni mon gilet à manches, ni mon chapeau de chasseur avec plumet.

Ce gamin devait être très fort, je l'ai souvent regretté.

Sur ce, revenons à nos moutons, je veux dire à nos fournisseurs. Le viveur en fait venir un chez lui : il sonne, le groom — en grande tenue — lui ouvre, l'introduit dans l'antichambre, l'y laisse seul et le fait attendre.

Au bout de dix minutes, il l'invite à le suivre. Il lui fait traverser — au pas — les différentes pièces, et ne le fait entrer dans le sanctuaire où se tient le maître, qu'après lui avoir laissé le temps d'expertiser le mobilier dans ses plus petits détails.

On peut — si le fournisseur est myope — lui faire traverser plusieurs fois les mêmes pièces, on lui fait une commande; si le fournisseur est une célébrité, s'il a six fenêtres donnant sur le boulevard, le viveur ne s'inquiète pas des prix. Il s'en enquiert au contraire, avec le plus grand soin, s'il a affaire à un tailleur modeste; il les discute, et suppute plusieurs fois à quel chiffre pourra s'élever la note des objets fournis.

La commande une fois faite, il ne manque jamais de se rendre en coupé chez le fournisseur, pour faire une recommandation importante qu'il avait *oubliée*. Il a grand soin de faire arrêter son coupé devant la porte du magasin.

On a facilement des coupés à crédit.

Tout cela sert à préparer la fameuse phrase : « Je vous payerai cela d'ici à peu de jours, » qu'il lance quand le malheureux s'est exécuté!

Si le chasseur craint que, malgré toutes ces précautions, le gibier ne flaire le piége et ne s'y dérobe, il peut par quelque ruse savante assurer son succès.

Le viveur a, je suppose, commandé trois douzaines de chemises pour une certaine époque. Huit jours avant l'expiration du délai, il s'élance chez le chemisier, déclarant qu'il lui en en faut une douzaine de suite; il choisit en même temps quelques cravates, et fait porter le tout chez lui... Le chemisier ne s'étonne pas que l'on attende, pour payer, le moment où il aura fourni tout ce qui lui a été commandé. Huit jours après, quand il apporte les deux dernières douzaines, on ne lui donne pas d'argent, et il ne souffle pas; il a livré quelque chose, il est pris; il risque le tout pour ne pas perdre la partie.

Un fournisseur est un joueur qui double sa mise pour rattraper ce qu'il a risqué d'abord. Il y a cela de désavantageux pour lui qu'il joue perpétuellement sur son argent, ce qui est contraire à toutes les règles du lansquenet.

Une autre ruse consiste à faire venir ses fournisseurs le matin, et à les recevoir couché; il est tout naturel qu'un homme ne se lève pas pour donner de l'argent, — ce qui est éminemment désagréable.

Il y en a mille autres dont nous ne parlerons pas ici ; nous n'avons pas l'intention de publier un traité sur l'art de faire des dettes. Cet ouvrage serait moral cependant, et fort utile aux tailleurs et aux bottiers : révéler une ruse, n'est-ce pas indiquer le moyen de l'éviter?

Quand la chasse aux fournisseurs a réussi, l'apprenti grand homme, — convenablement logé, vêtu, cravaté et ganté, — commence à vivre. Il fait choix, — pour manger habituellement, — d'un restaurant modeste, tenu par quelque bonne vieille femme, — que souvent il ne paye pas avec une exactitude scrupuleuse, et garde son argent, quand il en a, pour souper à la Maison-d'Or.

Pendant un mois, deux mois, trois mois, sa vie est belle. Après le bal, le souper; après le souper, le jeu : on se repose le jour des plaisirs de la nuit; du travail, il n'en est pas question. Le moyen, après une nuit passée dans un cabinet de la Maison-d'Or, de travailler à tête reposée? L'apprenti grand homme dort, et fait bien; demain il écrira un article. Demain arrive, il joue. S'il gagne, il a de l'argent; à quoi bon travailler? S'il perd... il est de trop maussade humeur pour rien faire de bon. Dans les deux cas, la conclusion est la même, il ne fait rien, et ne se lève pas avant midi.

Il vient un temps cependant, où l'apprenti grand homme est reveillé de bonne heure, et pourrait travailler tout à son aise. C'est celui, où le fournisseur se change en créancier, où le gibier devient chasseur, alors commence pour lui une vie nouvelle. Le voyez-vous, l'oreille au guet, écoutant un bruit de pas qui s'approchent ?... Hélas! C'est le bruit lourd, grossier, insolent des bottes d'un créancier... il monte!... le viveur écoute haletant... il espère que ces bottes infernales iront plus haut... Les bottes s'arrêtent sur son carré : il se fait un moment de silence... puis la sonnette éclate, et chacun de ses tintements criard, le menace et lui crie : de l'argent! de l'argent! de l'argent!....

Le malheureux reste immobile, il retient sa respiration. La sonnette redouble, elle tonne! Le créancier frappe, rugit, et ses malédictions arrivent, à travers la porte, à l'oreille effarée du débiteur.

Et cette scène se répète quelque fois dix, quinze fois par jour... Ah! l'on a beaucoup parlé des agréments du vice et des désagrements de la vertu! Je ne sais pas si l'on a calomnié

la vertu, mais je suis bien souvent tenté de croire que l'on a flatté le vice!...

Il est totalement impossible, pour beaucoup de gens au moins, de travailler au milieu des menaces de vingt fournisseurs, au milieu des flots de papier timbré dont est inondée la loge de leur portier. A force d'être obligé de se cacher, ou de prier un créancier, ou de le menacer, ses facultés s'émoussent, l'imagination s'épuise. On dépense, à trouver une pièce de cinq francs, et à la dérober aux mains avides qui veulent la sàisir, plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour faire cinquante vaudevilles.

Il se passe, tous les jours, entre des apprentis grands hommes et leurs fournisseurs spirituels, des scènes qui valent celle de M. Dimanche. J'en ai connu un, qui entrait héroïquement chez un bottier à qui il devait 600 francs, et le désarmait, en donnant deux sous à son moutard !... On ferait un volume avec les reparties brillantes et spirituelles, adresées à des créanciers trop pressants. « Malheureux !... pourquoi tenez-vous tant à ce que j'écrive sur votre feuille de papier timbré?... Blanche elle vaut sept sous, barbouillée par moi, elle ne vaudra plus rien !.... »

Le mot aurait dû être dit par un apprenti grand homme ; il a été dit, je crois, par un grand seigneur !....

Où est le temps heureux où l'on jetait les créanciers par les fenêtres ? J'avoue qu'il était fort stupide de leur part de se laisser faire. Aujourd'hui, ils mettent, à se laisser conduire simplement à la porte, une mauvaise volonté déplorable. Ils font la grimace quand le débiteur leur parle de prendre patience jusqu'à son mariage, et refusent !...

A moins d'être d'une force exatraordinaire, tous ceux qui débutent dans la littérature par des lettres... de change sont perdus. Il est des hommes — bien connus — qui jamais ne dépasseront la limite qu'ils ont atteinte, et dont la carrière a été perpétuellement obstruée par une dette de mille écus, contractée dans la première année. Tout le monde ne peut pas faire un chef-d'œuvre, pour se débarasser des importunités de ses créanciers !...

Les apprentis grands hommes endettés se tournent généralement vers le théâtre. Là est leur suprême espérance.

Depuis quelque temps, une pièce ne peut plus paraître sans que mille réclames et mille affiches la signalent, sur tous les

murs et dans tous les journaux, comme un chef-d'œuvre digne d'être placé au-dessus de tous les chefs-d'œuvre connus!...

Pourquoi, se dit l'apprenti grand homme, ne ferais-je pas une pièce qui a eu cent cinquante représentations... et qui a rapporté 60.000 francs à l'auteur?... Et nous avouons qu'à considérer certains de nos derniers chefs-d'œuvre, on peut parfaitement se poser cette question, sans être d'une outre-cuidante fatuité. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit

Le malheureux bâcle donc une pièce, tant bien que mal, et l'adresse à un théâtre quelconque. Je ne sais pas si, en admettant qu'il n'y eût que des premières représentations, et que les théâtres restassent perpétuellement ouverts, on arriverait à jouer toutes les pièces qui sont adressées aux divers directeurs de Paris.

L'apprenti grand homme n'ignore pas cela, mais il entend une voix qui lui crie que ces obstacles qui arrêtent le vulgaire ne sont pas des obstacles pour lui. Il a dans sa force une confiance superbe; et d'ailleurs, quel homme, ayant besoin d'argent, ne croit pas un peu à l'infaillibilité des moyens qu'il emploie pour s'en procurer?...

Vous le rencontrez errant dans le corridor — assez obscur en général — qui conduit au cabinet du directeur, essayant vainement d'apprivoiser ce farouche cerbère que l'on nomme concierge d'un théâtre.

Je n'ai jamais été en rapport qu'avec un seul de ces estimables bipèdes, c'était la concierge du Palais-Royal. Je ne suis pas fâché de déclarer ici que c'est — ou c'était, car il y a bien quatre ans de cela, — une femme particulièrement désagréable.

Il y a un homme — aujourd'hui connu et décoré — qui était dans sa jeunesse la terreur de je ne sais quel théâtre de second ordre. On lui refusait un drame, il reparaissait avec une comédie; on lui refusait sa comédie, il revenait avec trois vaudevilles. Or, un jour que, sans songer à mal et sans avoir sur lui le moindre manuscrit, il passait dans la rue où se trouvait ce théâtre, la concierge qui le guettait, ouvrit son guichet, et lui jeta, d'un côté de la rue à l'autre, la phrase sacramentelle :

Monsieur le directeur n'est pas chez lui !....

Celui-là est arrivé !

Tous n'ont pas le même bonheur.

L'apprenti grand homme ne se décourage pas vite, cependant. La furie de ses efforts s'explique par l'importance qu'il attache à

la réussite. Le théâtre, pour lui, c'est la gloire, c'est la fortune, c'est le plaisir! C'est son nom écrit en lettres gigantesques sur les affiches, environné dans les feuilletons des éloges les plus hyperboliques! C'est ses dettes payées, et le droit d'en faire de nouvelles. Trois voitures, dix chevaux et un petit hôtel; c'est tout ce qu'on aime à vingt ans, quand on a la tête légèrement à l'envers, — ce qui n'est pas un mal.

Quand les 60.000 francs que doit rapporter le chef-d'œuvre se font trop attendre, l'apprenti grand homme a reccurs aux expédients.

Un jeune homme entre chez un bijoutier et le prend à part : « Je me marie avec une jeune fille que j'ai aimée en Allemagne; elle était blonde... » (Ici un petit roman qui dure dix minutes et doit attendrir le bijoutier) « J'ai besoin de 5.000 francs de bijoux, qu'il m'est impossible de vous payer comptant; voici ma carte, prenez des renseignements... »

Ce sujet est délicat, je m'arrête, il y a des gens qui fronceraient le sourcil. On peut cependant dire une chose en faveur des expédients, c'est qu'ils ne réussissent jamais.

L'honnêteté de beaucoup de personnes s'explique par la difficulté qu'on éprouve souvent à être un malhonnête homme.

Que devient le viveur littéraire, quand il a effeuillé toutes ses espérances — quand la dernière illusion a fui — longtemps après la dernière pièce de cent sous?

Il y en a qui héritent de 1.200 francs de rente et les dépensent dans les estaminets, en faisant rien et disant du mal de tous ceux qui font quelque chose.

Il y en a qui, retournant au village qui les a vus naître, s'y marient et deviennent adjoints au maire.

Il y en a qui se font teneurs de livres — ou employés dans un chemin de fer — ou maîtres d'étude dans un collège. — Un cocher qui était gris m'a avoué avoir commencé une tragédie pour Talma.

Il y en a qui se lancent dans les affaires et les sociétés en commandite : Roberts Macaires quelquefois, le plus souvent Bertrands d'un floueur plus habile.

Il y en a qui se brûlent la cervelle; d'autres qui épousent une vieille femme riche.

Il y en a qui se lancent dans l'économie politique : — il y en a peu qui deviennent grands hommes.

LE BACHELIER SANS EMPLOI

Eupatoria, le....

Mon cher neveu,

J'ai appris que tu avais passé ton baccalauréat avec succès; je t'en félicite. Tu as quitté les bancs de l'école, te voilà un homme, tout est pour le mieux. Je t'engage seulement à ne pas te croire appelé à tout, parce que tu as eu un des accessits en thème grec, et que tu as été une fois au concours général comme bouche-trou. Il faut, pour gouverner le monde, autre chose qu'avoir été fort dans ses classes, et l'on n'est pas maître de l'avenir, parce que l'on est bachelier. Je le suis plus que toi, moi, puisque je suis bachelier ès lettres et bachelier ès sciences ! Je suis avocat aussi. A quoi tout cela m'a-t-il mené? A être forcé, après avoir tâté d'une foule de métiers bizarres, de me faire mahométan. Je veux te dire brièvement tout ce que j'ai été avant d'être Turc. Je désire que cette confession te rende sage, et te donne des idées justes sur la vie en général, et en particulier, sur l'importance du grade de bachelier ès lettres.

J'ai été, moi, reçu bachelier à dix-huit ans. Le jour où je passai mon dernier examen, il faisait un temps atroce; les rues étaient encombrées de neige. « Voilà qui est bien sale » m'écriai-je en sortant de la Sorbonne. — Un inspecteur m'entendit : « Nous en viendrons à bout, dit-il; d'ailleurs, si nous manquions d'hommes pour balayer, d'ici à demain nous trouverions trois mille bacheliers!... » Le mot me parut impertinent. Hélas! je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était d'une vérité désespérante. — Je mis à faire mon droit sept ans, pendant lesquels, mes deux diplômes ne me servirent à rien. — Je fus enfin reçu avocat. Vint le jour de ma première cause. J'avais à défendre une jeune personne qui avait, — un peu légèrement peut-être, — emprunté six couverts d'argent. J'étais si ému, que je m'affublai, — sans y prendre garde, — d'une robe qui me venait à mi-cuisses. J'excitai, en pénétrant dans le tribunal, un rire homérique. Mes amis me conseillèrent charitablement d'aller revêtir une toge, qui fut un peu plus en proportion avec mon individu. J'y allai, et en pris une qui n'avait pas servi à Rabelais, mais qui assurément eût pu servir à Gargantua. —

Elle était si vaste, qu'en rentrant, mes pieds s'embarrassèrent dans ses plis, et je m'étalai tout de mon long au beau milieu de la 7me chambre. Je te laisse à penser quels éclats! Les juges rirent tant, que la jeune personne qui avait emprunté des couverts fut acquittée. J'avais gagné ma cause. Malgré ce succès inespéré, je jugeai que la carrière du barreau m'était interdite, et j'annonçai résolument à ma famille, que je ne pensais pas que mon étoile dût faire pâlir celle de M. Chaix d'Est-Ange. Je remarquai dans la réponse que je reçus, un passage où il était dit que les petits oiseaux, dès que leurs ailes sont poussées, ont l'habitude de subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Ma famille paraissait professer, pour cette particularité des mœurs des volatiles, une admiration qui me fit réfléchir. Je savais qu'elle n'était pas riche, et trouvai fort légitime, ce désir qu'elle avait de me voir me tirer d'affaire tout seul. Comment supposer qu'un homme qui avait deux diplômes dans sa poche, et qui était avocat, ne pût pas arriver à gagner par an ce que gagne un commissionnaire? Je répondis à ma famille, en conservant la métaphore qu'elle affectionnait, que je me sentais la force de voler désormais de mes propres ailes.

Le maître de pension, chez lequel j'avais appris à lire, avait justement besoin d'un maître d'étude. Le sien l'avait quitté pour se faire marchand d'habits. Je demandai cette place. Grâce à mes titres et à mes bons souvenirs, je l'obtins. Je gagnai 30 francs par mois; avec cela, j'étais nourri, et n'étais guère occupé plus de quatorze heures par jour. J'étais plein de bonne volonté, et je tins bon pendant le premier mois. J'avoue qu'au bout de ce temps, la patience m'échappa. J'envoyai mon maître et ses marmots au diable. J'eus le bonheur d'entrer dans une famille honnête, pour initier un jeune enfant aux charmes des langues mortes. La place était meilleure. Malheureusement, je ne pus m'entendre avec mon élève, et l'on me mit à la porte.

J'appris qu'il y avait, dans un ministère, des travaux importants et très pressés. J'y allai, et me présentai à un sous-chef qui avait des lunettes bleues sur le front, et qui était décoré : « Monsieur, lui dis-je, je désirerais entrer dans vos bureaux, comme auxiliaire. Je suis bachelier ès lettres, bachelier ès science, avocat, et je... — Adressez votre demande par écrit, me répondit-il, afin que l'on puisse voir votre écriture. » Et il me tourne le dos. Je me retirai humilié. Je n'en adressai pas moins ma demande; j'ai une fort jolie main, ma pétition

eût fait honneur à un calligraphe. Six semaines après, je reçus ma nomination. Pendant ces six semaines, n'ayant rien à faire, et ne voulant pas avouer à ma famille que mes diplômes me laissaient mourir de faim, je m'endettai. Enfin j'entrai au ministère, assez curieux de savoir à quoi l'État allait employer un homme de ma capacité. Le sous-chef, aux lunettes bleues, me conduisit à une table entièrement chargée de bulletins, sur chacun desquels était inscrit un numéro. « Vous avez cela à mettre en ordre, » me dit-il. Je trouvai, à part moi, que cette besogne eût mieux convenu à un auvergnat qu'à un avocat intelligent. Je ne dis rien pourtant, et me mis à classer mes bulletins. J'en vins à bout en deux mois et demi, en travaillant douze heures par jour. J'avertis le sous-chef que j'avais fini. « Bien, me dit-il, je vais vous envoyer de l'ouvrage. » Deux garçons de bureau arrivèrent, et, en dix minutes, amoncelèrent sur ma table une pyramide de bulletins au moins égale à celle que j'y avais trouvée, le jour de mon entrée au ministère. Je devins furieux. Le sous-chef aux lunettes bleues avait des ridicules, il ne pouvait entrer dans le bureau, sans demander d'un ton nasillard : « A-t-on retrouvé l'erreur? » Afin de prouver qu'il faisait de mes facultés intellectuelles un cas trop médiocre, j'eus l'idée d'écrire une petite pièce, dans laquelle je me moquais de lui, avec assez de verve. Je montrai cela à mon voisin. Mon voisin était aussi bachelier. Ses fonctions consistaient à poinçonner des bordereaux, et à les attacher ensemble, avec une ficelle rouge. Sa besogne l'excédait, la mienne lui faisait envie. Il trouva ma petite plaisanterie très drôle, en rit beaucoup, et le soir même en parla au sous-chef. Le lendemain, ce fonctionnaire irrité m'appella dans son cabinet, me déclara que je deviendrais sans doute un excellent vaudevilliste, mais que je n'étais, en attendant, qu'un détestable employé. Il me remercia de mes services. En sortant, j'aperçois mon voisin qui déjà avait quitté son maillet, son poinçon et ses bordereaux, et qui classait mes bulletins avec fureur.

J'avais gagné au ministère fort peu d'argent; mais, comme mon travail ne me laissait pas le temps d'en dépenser du tout, j'avais pu payer quelques dettes, contractées précédemment. Je me retrouvai donc sur le pavé, sans créanciers, mais à peu près sans ressources. Cependant je ne regrettai pas les bureaux. — Vous deviendrez sans doute un excellent vaudevilliste, m'avait dit le sous-chef. — Voilà ma vocation, m'écriai-je. Je se-

rai homme de lettres!... J'avoue que je ne songeai pas à m'emparer de la première place. Une position médiocre me suffira, me disais-je, et je me contenterai de gagner 10 ou 12.000 francs par an. J'écrivis un vaudeville en un acte, dont le sous-chef aux lunettes bleues fut le héros, et je le portai au directeur d'un petit théâtre. — Monsieur, me dit-il, je le lirai; s'il me convient, et que vous consentiez à prendre un collaborateur, il se peut que je le joue... Je dois vous prévenir seulement que j'ai 117 vaudevilles, en un acte, à faire passer avant celui que vous m'apportez. — Je songeai à m'occuper d'un genre de littérature qui fût un peu plus productif. Je fus présenté à un libraire qui publiait une biographie universelle et un dictionnaire raisonné. Il me confia le mot *Tire-bottes* et l'article *Samson.* — J'écrivis dix lignes sur le mot *Tire-bottes*, et je fis sur *Samson* un article assez long que je pillai un peu partout. L'éditeur se déclara satisfait. Il me compta 0 fr. 23, prix des dix lignes écrites sur le mot *Tire-bottes*; quant à l'article *Samson*, il me promit de me le payer, quand la lettre S de sa biographie paraîtrait. — Il n'en était qu'à la lettre D, et il ne paraissait que deux lettres par an. Je lui demandai, s'il ne pouvait pas me confier d'autres articles, dont le paiement se fît moins attendre. — Il me répondit que les dix-neuf premières lettres de l'alphabet étaient épuisées, et me proposa Tibère, Turenne, Ugolin, Virgile ou Zoroastre... Je le remerciai et me demandai fort sérieusement, comment j'allais m'y prendre pour dîner. Je me voyais réduit, — selon une énergique expression du peuple — à accrocher mes dents au plafond. Je crois que si, à ce moment, l'inspecteur du balayage fût venu m'offrir une place dans les rangs de ses subordonnés, j'aurais, — en dépit de mon double titre de bachelier et de mon grade d'avocat, — saisi la pelle et le balai. L'idée me vint un instant de solliciter une place de décrotteur, et de m'installer sur le Pont-Neuf avec cet écriteau : — Bachelier ès lettres, bachelier ès sciences, avocat, tond les chiens et va en ville!

Le jour de l'an approchait, un confiseur s'intéressa à moi et me donna à faire des devises de bonbons. Je ne m'en tirai pas trop mal, grâce à des emprunts pratiqués avec art. Je fis aussi des vers pour des mirlitons, et des couplets de circonstance pour noces et baptêmes. C'est moi qui suis le premier auteur de cette pointe, dont d'indignes plagiaires se sont emparés depuis :

Sur tout on a fait des chansons,
On a chanté le vin, les belles,
L'eau, les prés, les fleurs, les moissons,
Les buissons et les tourterelles.
Un auteur dont je suis bien loin,
Chante la guerre et la mitraille.
On en fit aussi sur le foin,
Je vais m'étendre sur la paille!

Ce trait de génie fut mon dernier éclair. — La poésie familière, après m'avoir mal nourri, pendant quelque temps, ne me nourrit plus du tout. — J'en vins à regretter mes bulletins à mettre en ordre, et le bureau des auxiliaires. Ces regrets me rappelèrent que j'avais fait, pour entrer dans ce bureau maudit, une demande qui eût pu servir de tableau à un écrivain public. Je songeai à me faire copiste. Je demandai une place dans un bureau d' écritures, et je l'obtins. Ce bureau était une salle étroite et nauséabonde, où je me trouvais en compagnie de cinq vieillards à collets horriblement crasseux. Deux de ces vieillards étaient bacheliers comme toi et moi. Je me liai plus particulièrement avec eux. — L'un des deux était arrivé à un abrutissement presque complet. Quoi qu'on lui dît, il répondait invariablement par cette phrase prononcée en souriant : la jeunesse est prolixe. L'autre avait inventé un système infaillible pour faire fortune à Hombourg. — Malheureusement l'argent, nécessaire au voyage, lui avait toujours manqué. Je passai une année à peu près dans ce bureau d'écritures, copiant des mémoires, des requêtes, des comptes rendus, et quelquefois des drames, hélas! plus ennuyeux encore que les comptes rendus. — Un oncle mourant m'enleva à ces tristes occupations. J'héritai d'une douzaine de mille francs. — Je ne sais comment le vieillard au système apprit cette nouvelle, il accourut chez moi : — Vous ne pouvez pas vivre avec 540 francs de rente par an, me dit-il, mais venez avec moi à Hombourg, jouez, en vous laissant guider par mes avis, et votre fortune est assurée. Je fus d'abord incrédule, mais le vieillard au système fit passer et repasser tant de millions devant mes yeux éblouis, que je finis par l'écouter avec complaisance. « Vous avez de l'intelligence, ajouta-t-il, vous devez me comprendre. » Il m'expliqua ses combinaisons. — J'avais de l'intelligence, je le compris. Nous allâmes à Hombourg. — Je jouai en suivant ses instructions, et je perdis 7.000 francs en huit jours. — Vous avez fait des fautes, me dit-il, et l'échec qui a suivi ces

fautes me prouve, mieux que tout le reste, que mon système est excellent. Je ne voudrais, pour rien au monde, ne pas avoir fait cette expérience... J'envoyai le donneur de conseils à tous les diables. Cependant je me radoucis, le mal était f t. J'eus au moins la sagesse de ne plus vouloir jouer. Après avoir inutilement offert à mon compagnon de route, qui, à sa folie près, était un fort honnête homme, de le ramener avec moi, je revins à Paris. — Je me remis à chercher fortune; seulement, comme j'avais encore dans mon portefeuille cinq billets de mille francs ou à peu près, je me promis d'être dans mes recherches un peu plus délicat que je ne l'avais été jusque-là, et de ne plus accepter de place d'instituteur à 30 francs par mois, ni d'auxiliaire, ni de copiste. — J'entendis une fois raconter devant moi, l'histoire d'un caporal qui avait été prier un photographe de lui faire son portrait. — « Je le destine à une jeune fille de chez nous, avait-il dit, prenez seulement garde de faire ce portrait trop ressemblant, je ne voudrais pas être reconnu par les parents... » Cette charge de troupier fut un trait de lumière pour moi. — Le siècle était à la photographie. — Je me fis photographe. J'achetai des appareils et me nichai dans un belvédère. – Les choses n'allèrent pas trop mal pendant quelque temps, et j'eus l'honneur de photographier gratis tous mes amis, ou peu s'en faut. — Malheureusement mon grade de bachelier ès sciences, qui jusque-là s'était contenté de ne me servir à rien, s'avisa dans cette circonstance de m'être nuisible. — Je voulus tirer parti des connaissances que je possédais en chimie, et faire progresser l'art. — Comme je ne suis pas maladroit, j'inventai du premier coup un procédé, qu'un autre photographe avait inventé deux ans avant moi. Celui-ci me fit un procès que je perdis parfaitement. Cela me dégoûta de la photographie et je vendis mes appareils et mes bocaux.

Je conservai de ma vie d'artiste certaines habitudes fastueuses, auxquelles il m'eût alors singulièrement coûté de renoncer. Le luxe me plaisait, et pour rien au monde, je n'aurais consenti à porter des pantalons de nankin, et à ne pas avoir de feu dans ma chambre, au mois de janvier. Mon procès perdu, et tous les frais payés, il me restait un peu moins de 3.000 francs, capital médiocre, et tout à fait insuffisant pour réaliser les idées que je m'étais faites, sur la façon de vivre qui convient à un honnête homme. « 3.000 francs de capital, me dit un de mes nouveaux amis... Vous pouvez avec cela vous faire très facilement 6.000 li-

vres de rente... — En élevant des lapins? — Non, en jouant à la Bourse. — Bon! si cela est si facile de gagner de l'argent à la Bourse, pourquoi tout le monde n'y joue-t-il pas? — Parce qu'il y a des imbéciles qui ont peur! Mon cher, ajouta-t-il, quelques personnes soutiennent qu'on se ruine à la Bourse, c'est un bruit que nous laissons courir, pour effrayer la concurrence, et ne pas gâter le métier... » Il m'expliqua par quel mécanisme je pourrais jouer en gagnant toujours; il me répéta si souvent que je n'avais rien à risquer, que je me laissai persuader. Je devins un des infimes piliers de la Bourse, et je tripotai dans les rognures de l'agio. Si je ne me perdis pas, en vivant dans le monde qui grouille au fond de cet antre, c'est que j'ai toujours su, au milieu de toutes mes misères et de toutes mes folies, garder une honnêteté inflexible.

Mercure me fut favorable pendant trois mois, et il ne se passa pas de jour où je ne gagnasse, en moyenne, de 15 francs à un louis. Une fois, l'occasion s'offrit de réaliser un bénéfice un peu plus considérable. Mon ami m'invita vivement à la saisir. La hausse était sûre, je jouai à la hausse; il arriva une baisse effroyable. Je perdis cent louis. Le coup était rude; il ne me restait pas même un billet de 1.000 francs. Je songeai de nouveau à m'occuper. J'avisai une affiche jaune sur laquelle étaient écrits ces mots : « On demande des employés. Une bonne tenue est de rigueur. » Je me présentai à l'adresse indiquée. J'avais une tenue excellente, et l'on m'instruisit de suite de ce que j'aurais à faire. Il s'agissait d'être courtier en librairie, et de placer des livres en promettant des pendules comme prime. La proposition m'effaroucha d'abord; on m'affirma que le métier était agréable, et que je pourrais gagner beaucoup d'argent. Je me résignai. La première personne chez qui je me présentai me ferma la porte au nez, la seconde menaça de me faire arrêter, la troisième, après m'avoir reçu, me demanda, en me reconduisant, si je n'emportais rien. Je sanglai à cette troisième personne un soufflet de crocheteur, et ne restai pas courtier plus longtemps.

Je tombai à cette époque dans une mélancolie profonde. Je me demandai comment, après avoir reçu une éducation brillante, et sans être plus sot qu'un autre, je n'avais pu parvenir à me faire faire une place, si petite qu'elle fût, dans cette société maudite. En arriverais-je donc, comme le personnage d'Eugène Sue qui avait eu un prix d'honneur au concours, à être obligé,

pour vivre, de me faire monstre marin? C'était ordinairement dans un petit café du quartier latin, que je me livrais à ces amères réflexions. J'étais devenu un des habitués de cet établissement, et je crois, le ciel me pardonne! que j'y gagnais à peu près ma vie, en jouant la poule. J'y étais d'une jolie force, mais quel métier pour un homme qui était bachelier ès lettres, bachelier ès sciences, et avocat par-dessus le marché. Je me liai, dans ce café, avec un vieux savant qui logeait dans une cheminée, et qui depuis dix ans n'avait pu arriver à mettre deux souliers qui fussent de la même paire. Je me plaignis à lui de ma misère. Il me reprocha mon orgueil, et me prouva qu'il était beaucoup plus bachelier et beaucoup plus à plaindre que moi. — Jeté lui aussi, après des études brillantes, seul dans la vie, et presque sans moyen d'existence, il avait, après quelques tergiversations, embrassé la profession de *soldat des indépendances*. Il avait combattu dans les Indes pour l'indépendance du royaume de Lahore; il avait après cela combattu pour l'indépendance de la Grèce. « La main qui touche la vôtre, me disait-il, a touché la main de Lord Byron. » Revenu en France, il avait, dans un accès d'enthousiasme que le pouvoir éprouvait pour la cause des Hellènes, obtenu une place de professeur en province. Ses élèves le fatiguaient. Il proposa à un sien ami, qui était concierge à Paris, dans un établissement public, de troquer leurs places. Celui-ci accepta, et un beau matin le concierge se trouva dans la classe du professeur, et le professeur dans la loge du concierge. La plaisanterie fut mal prise. Professeur et concierge furent destitués. Depuis cette mésaventure, le vieux savant avait vécu, lisant toujours, s'instruisant toujours, et résolvant, chaque jour, tant bien que mal, ce terrible problème, dont la solution se nomme le pain quotidien.

La peinture qu'il m'avait faite des paysages de l'Inde m'avait électrisé. Je résolus, moi aussi, de voir du pays, de courir le monde. Comme il n'y avait pas à cette époque d'indépendance à défendre, je partis pour la Californie, où l'on pouvait, disait-on, devenir facilement millionnaire. J'épuisai une dernière ressource pour y arriver. — J'y arrivai, et j'y serais certainement mort de faim, le lendemain de mon arrivée, si, grâce à la rareté des femmes dans ce pays fortuné, je n'avais été assez heureux pour trouver une place de bonne d'enfant. J'appréciai les charmes de cette profession, et ne tardai pas à acquérir la patience nécessaire, et un certain endurcissement indispensable

contre de prosaïques désagréments. Mes services plurent, et je pus gagner assez d'argent pour revenir en France, ce que je m'empressai de faire, heureux de rentrer dans ma dignité d'homme.

Je foulai de nouveau le pavé de Paris. Un soir j'entrai au théâtre, j'y vis un acteur qui jouait fort mal : « Il faudrait pour sauver l'art dramatique, dit un vieux monsieur qui se trouvait près de moi, que des jeunes gens, ayant reçu une éducation distinguée, ne craignissent pas de monter sur les planches. » Je trouvai cela vrai, je me crus appelé à régénérer le théâtre, et je me fis acteur. Après quelques leçons prises à l'école lyrique, je débutai à la banlieue. J'obtins un assez grand succès dans la tragédie. Un jour, nous devions jouer *Britannicus*, j'eus, pendant la répétition, une dispute assez violente avec l'acteur qui remplissait le rôle de Néron ; je remplissais, moi, celui de Britannicus. Cet Iroquois hurlait de toutes ses forces, en ordonnant à Junie de dissimuler son amour, et en l'avertissant que, caché derrière un rideau, il ne nous perdrait pas de vue... « Pardon, lui dis-je, vous oubliez qu'au moment où vous parlez, je ne suis pas très loin de vous. Vous dites vous-même que je m'avance... Si vous criez si fort, assurément je vous entendrai, et je me douterai de quelque chose... » Il me répondit que je ne savais ce que je disais. Le soir nous jouâmes. Arrivé au passage en question, Néron cria un peu plus fort qu'à la répétition, et fut applaudi à tout rompre. « Vous voyez bien, » me dit-il. Je lui répondis que le public était un âne... La dispute s'envenima. J'en arrivai à coiffer Néron d'une épithète pareille à celle dont j'avais gratifié le public. Néron était au mieux avec la jeune fermière qui était depuis vingt-trois ans la femme du directeur ; il se plaignit, et je fus mis à la porte, ou peu s'en faut : quelqu'un qui m'avait applaudi dans *Bajazet*, m'affirma qu'il n'avait jamais vu de Turc qui eût l'air plus Turc que moi. Ces paroles me revinrent en mémoire, quand la guerre de Crimée éclata. Je me présentai à l'ambassade ottomane. Jamais l'énumération de mes titres ne m'avait valu un plus gracieux sourire. Je passai en Turquie, je me fis Turc et devins officier d'emblée, grâce à mon grade d'avocat. Il est possible que l'avenir me réserve une grande fortune.

Lis avec attention cette longue lettre, mon cher neveu, et médite-la ; songe à tous les métiers que j'ai été obligé d'exercer, en dépit de mes diplômes. Beaucoup de gens, qui avaient au-

tant de diplômes que moi, ont exercé des métiers pareils, et n'ont pas eu le bonheur de pouvoir se tirer d'affaire en se faisant Turcs. Réfléchis et prends garde, tu as de l'instruction et pas de fortune, c'est la pire position qui se puisse trouver pour un jeune homme. Si tu as le bonheur de pouvoir saisir une branche, cramponne-t-y avec désespoir ; si tu trouves une place, garde-la, fallût-il pour cela mettre pendant dix ans des bulletins en ordre, défie-toi de tes espérances. Quand on ne sait pas au juste de quel nom s'appelle l'avenir, on doit toujours supposer qu'il s'appelle la misère. Si tu étais ouvrier, je ne craindrais pas pour toi. La société, dans laquelle nous vivons, est plus douce à l'homme qui a les bras solides, qu'à celui qui a le cerveau bien meublé. Tu as de l'instruction et de l'intelligence, et j'ai peur ! Ce ne sont pas là des choses de première nécessité, et les gens qui en vendent sont aujourd'hui fort nombreux, et singulièrement maigres et affamés ; songes-y. Je t'embrasse.

LE THÉATRE

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

I

(Dans les coulisses. — Deux acteurs qui ne jouent pas dans la pièce. — Près d'eux, l'auteur, qui les écoute.)

Premier acteur. — Il paraît que Conti doute bien de la pièce que l'on va jouer.

Second acteur. — On parle d'une cabale qui le ferait siffler quand il entrera en scène.

Premier acteur. — Aussi pourquoi se charge-t-il de pareils rôles !

Second acteur. — Il aime à jouer dans de mauvaises pièces, afin que le succès ne puisse pas être attribué à un autre qu'à lui.

Premier acteur. — Le théâtre aura du bonheur si ce drame est écouté jusqu'au bout.

Second acteur. — S'il tombe, on représentera de suite la comédie dans laquelle nous jouons.

(L'auteur s'éloigne plongé dans de sincères réflexions).

II

Deux bourgeois, *à l'orchestre.*

Premier bourgeois. — Monsieur Riffolard !

Second bourgeois. — Monsieur Beauminet !... Vous êtes un amateur, et vous n'en manquez pas une.

Premier bourgeois. — Voilà dix ans que je vais à toutes les premières représentations, et je trouve toutes les pièces mauvaises.

Second bourgeois. — Vous avez le goût bon ; moi je soutiens que tout ce que l'on a écrit est absurde, et que, plus on ira, plus ce que l'on écrira sera absurde.

Premier bourgeois. — Vous raisonnez bien.

Second bourgeois. — Savez-vous de qui est la pièce ?

Premier bourgeois. — D'un jeune homme, dit-on.

Second bourgeois. — Un va-nu-pieds, un drôle criblé de dettes, sans doute ! Tous ces auteurs sont des riens du tout, des gens sans moralité.

III

La loge de Conti

L'auteur. — On craint une cabale, Monsieur.

Conti. — Je vous en supplie, Monsieur, ne parlons pas de votre pièce.

L'auteur. — Mais de quoi voulez-vous que je vous parle, mon Dieu !

Conti. — De ce que vous voudrez, cela m'est absolument indifférent. — Joseph !...

Joseph. — Monsieur !... (*il apporte un flacon de rhum et des verres sur un plateau*).

Conti. — Tu prendras garde à ce que je n'en manque pas pendant la représentation... Pardieu ! Monsieur, vous êtres pâle comme un spectre !..... Au festin de Macbeth, c'est l'ombre de Banquo ! Buvez un peu, cela vous remettra.

(Il boit.)

L'auteur. — J'ai peur, Monsieur...

Le régisseur. — Peut-on frapper, Monsieur Conti ?

Conti. — Frappez... buvez donc, Monsieur.

(Il boit.)

(*A l'auteur*). Vous ne buvez pas ?... Tra la la...

L'auteur, *effrayé*. — Monsieur Conti !...

Conti. — La bonne chose que le vin... la bonne chose que le rhum !... Joseph, du rhum !... (Il boit.)

L'auteur, *de plus en plus effrayé.* — Monsieur Conti, la toile est levée ; vous entrez à la seconde scène.

Conti. — Sacrebleu ! ne me parlez donc pas de votre pièce !... Joseph, mon manteau... Buvez donc !

L'auteur. — Ah, mon Dieu !

Conti. — Aimez-vous les épinards, Monsieur ?

L'auteur. — Il est ivre... Monsieur Conti !...

Conti. — J'entends bien, pardieu...

Non c'est le rossignol, ce n'est pas l'alouette.
Reste, mon Roméo, près de ta Juliette !...

J'entends parfaitement...

Mimi Pinson est une blonde.
Une blonde que l'on connaît...

Le régisseur. — C'est à vous, Monsieur Conti,... c'est à vous !

Conti. — Joseph, mon épée !

Vive le vin ! vive le jus divin !...

Monsieur, je vous ai demandé si vous aimiez les épinards...

L'auteur. — Ivre, mon Dieu ! ivre... Monsieur Conti, si vous le voulez, on remettra la pièce à demain.

Conti. — Encore !... Joseph ! du rhum (*il boit et sort de sa loge*).

L'auteur, *le suivant.* — Perdu... Je suis perdu ! (*au directeur*) Il est ivre, Monsieur, ivre à ne pas se tenir !...

Le directeur, *avec calme.* — Conti sera sublime, Monsieur !...

IV

Deux auteurs, *au balcon.*

Premier auteur. — Vous toussez beaucoup, cher homme d'esprit !...

Second auteur. — Je me suis horriblement enrhumé en venant ici.

Premier auteur. — Cette pièce a l'air de réussir...

Second auteur. — Je ne sais pas comment le public peut goûter de pareilles niaiseries.

Premier auteur. — C'est l'acteur qu'on applaudit.

Second auteur. — Cette situation n'est-elle pas calquée sur une de vos pièces ?

Premier auteur. — J'ai cru reconnaître, dans le premier acte, quantité d'idées qui vous appartenaient...

Second auteur. — C'est un indigne plagiat !

PREMIER AUTEUR. — Quelle tirade, bon Dieu ! quelle tirade !... et l'on dirait que le public se dispose encore à applaudir.

(Il tousse violemment).

SECOND AUTEUR. — Vous toussez aussi...

PREMIER AUTEUR. — Il y a un courant d'air qui vient de la scène...

SECOND AUTEUR. — C'est juste, et je m'enrhume de plus en plus.

(Ils toussent tous les deux et se mouchent avec bruit.)

V

LA SORTIE DU PUBLIC

LE POPULAIRE. — L'auteur ! l'auteur ! l'auteur !... on demande l'auteur !...

CONTI. — Messieurs, la pièce que nous avons l'honneur de représenter devant vous est de M. Paul Clauzel...

(L'auteur ému tombe dans les bras de la jeune première et l'embrasse)

LE POPULAIRE. — Bravo ! bravo !... Florine ! tous ! tous ! bravo !...

PREMIER AUTEUR. — Crétins !...

SECOND AUTEUR. — Animaux !

VI

LA CRITIQUE

L'AUTEUR. — Monsieur, je suis l'auteur de la pièce que l'on vient de représenter. Comme il n'y a au théâtre de grands succès que ceux qui sont consacrés par vous, je viens vous prier de vouloir bien m'en dire votre avis...

PREMIER CRITIQUE. — Vous êtes trop honnête, Monsieur : *nimis honestus*. Nous aimons tous à nous promener dans le jardin fleuri de nos jeunes illusions, *ambulare in horto*. Mais il vient un âge où l'illusion disparaît, *spes delusa*. Un auteur doit toujours entrer au milieu de son sujet, *in medias res*, et bien montrer ce dont il s'agit, *rem acu tetigi*.

Ce que j'aime dans ces représentations, c'est cette florissante jeunesse, *succulenta juventus*, qui y brille de tous ses grâces et de tous ses rayons. Ah ! Monsieur ! nous ne danserons pas toujours... chantons et dansons pendant que nous avons vingt ans.

Nunc est saltandum !...

a soupiré Horace !

Virginibus placeat totum cancannare per orbem!

s'est écrié Virgile...

Gambademus hilariter!

ai-je dit moi-même dans une petite pièce que j'ai composée au collège.

Il doit y avoir, dans le drame, une figure forte et imposante, *grandiformis figura*, qui surpase de la tête tous les autres personnages, *supereminet omnes*. Nous sommes jeunes encore et vigoureux, marchons fièrement dans notre force — *feroces et truculenti*. L'âge courbera nos fronts, et vieillards nous ressemblerons à un homme fatigué par une longue course. — Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

L'AUTEUR. — Je vous salue, Monsieur, et je vous remercie infiniment. (*Au second critique*). Monsieur, le drame que l'on vient de jouer est de moi, vous avez dans les choses de théâtre une grande influence, je serais heureux de savoir ce que vous en pensez.

SECOND CRITIQUE. — Vous êtes bien bon, Monsieur. Ce que j'aime dans les œuvres des maîtres, c'est qu'elles sont fortes, drues, violentes et toutes pleines de torsions merveilleuses et de tourbillonnements étranges. Ce ne sont point là des natures grouillantes, molles et à l'eau de rose. Si par hasard il leur arrive d'affadir une figure avec des teintes gris-perle et vert-tendre, ils ne manqueront pas de fouetter ces tons trop faibles avec des retouches brunes et coquelicots, qui donneront à leur œuvre un caractère utopique et pharamineux de vigueur et de *rayezza*. Le plaisir qu'ils vous font éprouver a quelque chose de celui que goûte le patient, dont le tourmenteur caresse la chair avec des tenailles de fer rougies au feu. Il y a de la colère dans leurs calembours, et du désespoir dans leurs concetti, leurs gaietés ressemblent aux joyeuses exhilarances d'un troupeau de rhinocéros en belle humeur.

J'ai été dans le Kamschatka, Monsieur, et j'y ai assisté à un combat d'ours blancs, qui laisse bien loin derrière lui comme intérêt dramatique, toutes nos pièces modernes. Je vous souhaite le bonsoir, Monsieur!...

L'AUTEUR. — Je suis votre serviteur, Monsieur; et je tâcherai de profiter de vos avis.

COMMENT ON FAIT UN DRAME

Le drame en vers a remplacé la tragédie : il admet l'élément comique que la tragédie repousse. Le drame en vers est aujourd'hui l'œuvre la plus haute, par laquelle un homme puisse se révéler.

Le drame en vers est historique, il ne manque jamais d'inscrire, en tête de la liste des personnages, le nom d'un prince ou d'une princesse célèbre.

Les amateurs de la tragédie antique tirent leurs drames de l'histoire romaine.

J'ai connu un vieux professeur qui, au moment où deux auteurs de talent réhabilitaient Messaline dans *Valeria*, avait entrepris de réhabiliter Néron.

Il y parvenait au moyen du magnétisme. Un profond scélérat, Burrhus (l'histoire dit que c'était un honnête homme, mais mon professeur le réhabilitait), magnétisait l'innocent empereur, et profitait de son sommeil pour lui arracher les ordres les plus féroces!...

. . . .

Dans les drames tirés d'une histoire moins classique que l'histoire des empereurs romains, le style, se débarrassant de l'ampleur tragique, prend quelquefois une tournure dégagée et matamore qui n'est pas sans charmes :

> Ce fut un beau combat, une lutte acharnée
> Où, seul, le roi chrétien combattit une armée!
> Son cœur ne faillit point, sa main ne trembla pas
> Il lutta tout un jour sans reculer d'un pas!...
> Et quand à son secours arriva son escorte,
> Le roi se reposait et l'armée était morte!...

Ce dernier vers est ce que l'on appelle un vers à effet. Après l'avoir dit, l'acteur s'arrête un moment, afin de donner aux claqueurs le temps de manifester l'admiration du public.

Le grand art, quand on écrit une pièce en vers, est de terminer une tirade peu frappante, banale même quelquefois, par un vers qui se fasse remarquer.

Le public, quand il écoute des vers, est presque toujours en proie à une somnolence légère. Quelques périodes, devant les-

quelles le poète fait à satiété rimer *roses* avec *moroses*, et *parfum de l'âme* avec *paroles de flamme*, l'endorment, ou peu s'en faut. Le vers frappant le réveille; il n'entend que celui-là, et, de confiance, trouve tous les autres fort beaux.

Dans un drame en vers, chaque acte doit renfermer au moins un ou deux vers sublimes.

Le vers sublime contient une grande pensée : adressé à un homme qui se pose en contempteur des femmes.

... As-tu donc oublié de quel sexe est ta mère?...

est un vers sublime.

Les auteurs, qui ne peuvent mettre de grandes pensées dans leurs drames, remplacent le vers sublime par le vers incompréhensible, qui fait à peu près le même effet.

Le vers incompréhensible doit être harmonieux.

La gloire est un désert qui n'a pas d'horizon...

Il y a des gens qui, dans une pièce, n'admirent que les vers incompréhensibles.

Dans la comédie, la poésie prend une allure modeste, et les vers sont le plus souvent d'une élégante simplicité.

— Bonjour, mon cher ami, comment vous portez-vous?
— Hum ! Je me plains encor quelque peu de ma toux.
Du reste ça ne va pas mal... Et votre dame?
— Elle se porte bien, pour mon malheur...
— Infâme!
Nous savons de vos tours, etc... etc...

Avec un peu d'exercice, un poète pressé arrive facilement à faire par jour mille à douze cents de ces vers.

Cela dépend, du reste, de l'agilité avec laquelle il fait courir sa plume sur le papier.

Un jour, un romancier, qui jamais n'avait écrit en vers, et un poète convinrent de faire une pièce ensemble.

Ils firent le plan, réglèrent l'ordre des scènes, construisirent en un mot, la carcasse de l'ouvrage.

Cela fait, le poète se chargea d'écrire la pièce.

— Et combien, dit le prosateur, m'apporterez-vous de vers par jour?

Le poète, qui ne faisait pas des vers comme ceux que je viens de citer, bondit, et la collaboration n'alla pas plus loin.

La comédie, — surtout la comédie de mœurs, — aime à se servir de temps à autre des tournures qu'affectionnait Molière.

Elle ne se gêne pas pour lui emprunter quelques hémistiches, — et même des vers entiers.

Le drame, de son côté, prend à Corneille des tours de phrase, et ne recule pas devant le dialogue coupé en répliques brèves à la façon du maître.

Ces emprunts ne nuisent pas ; ces fières tournures caressent l'oreille du spectateur et le frappent comme un agréable souvenir.

Elles donnent en outre, à l'auteur qui les emploient, une apparence de poète sérieux, et lui sont d'un merveilleux secours pour se faire ouvrir les portes de l'académie.

Le meilleur, sans contredit, de nos poètes dramatiques modernes n'a jamais écrit un vers qui eût l'air d'être de lui.

On retrouve dans la comédie le vers à effet : le vers sublime est remplacé par le vers comique.

Du reste, l'auteur s'occupe rarement de faire rire son public avec des vers spirituels; il laisse ce soin à l'acteur, et voici comme.

La rime est, chacun le sait, une des principales difficultés de la poésie; — cette vérité est digne de M. de la Palice. Le poète, né malin, a inventé la cheville pour éluder cette difficulté.

Il y a des chevilles de toutes sortes : il y en a qui n'ont qu'un mot; d'autres qui remplissent un vers tout entier, et quelquefois plusieurs vers.

En général, et surtout dans les vers écrits avec peu de soin, les chevilles sont d'une ineptie révoltante.

L'acteur, au lieu de les dire rapidement, de façon qu'on les entende le moins possible, s'arrête, au contraire, et les récite avec l'aplomb d'un homme qui dit quelque chose de très spirituel :

> ... Veux-tu me fatiguer encore
> Du récit des exploits de ce fat... inodore?...

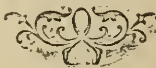
Inodore vous paraît stupide... point : l'acteur prend son temps, vous regarde en clignant des yeux, lance le mot comme un trait, la claque rit aux larmes, et vous vous demandez :

« Cet *inodore* est-il vraiment spirituel? » ou : « serait-ce

pas moi, par hasard, qui serais devenu idiot? » et le tour est fait!

Le public ne siffle plus guère aujourd'hui, en revanche, il n'applaudit pas : il est, aux pièces qu'on lui joue, d'une dédaigneuse indifférence. Il ne dit jamais rien tout haut, et dit presque toujours tout bas que la pièce est faible, et que les auteurs n'ont pas grand esprit. Qu'importe!... cela ne l'empèche pas d'aller au théâtre et de payer sa place.

Il y a des pièces dont on a dit pendant cent jours de suite qu'elles étaient détestables.





Le Gérant : Henri Gautier.

En Vente :

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE TOUTES LES LITTÉRATURES

Collection complète des fascicules parus de la *Nouvelle Bibliothèque populaire à 10 centimes.*

24 volumes de plus de 400 pages, avec élégante reliure en fine toile grise, fers spéciaux noir et or. — Prix, franco : **60** francs.

Chaque volume se vend séparément 2 fr. 50.

Nous acceptons le payement à raison de 5 francs par mois

Adresser les demandes, accompagnées du montant en mandat-poste timbres français ou autre valeur sur Paris, à M. Henri Gautier, *librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.*

EMBOITAGES

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

AVEC TITRE ET TABLE DES MATIÈRES

Nous conseillons à nos lecteurs de se servir de nos jolis emboîtages, en toile grise, avec fers spéciaux noir et or, pour faire relier leurs numéros aussitôt qu'ils en ont reçu treize. Ils constitueront ainsi peu à peu une bibliothèque contenant les maîtresses œuvres des plus grands auteurs.

EMBOITAGE pour les numéros 310 *à* 323 (1er *août* 1892. — 1er *novembre* 1892).
Prix franco : 0 *fr.* 75.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE A DIX CENTIMES

Envoi franco de un volume pour 15 cent.
Deux vol. pour 25 cent. — Vingt-cinq vol. pour 3 fr.

Écrire à M. Henri Gautier, *éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.*

Volumes en vente (*suite*)

G

109. *Genlis* (*Mme de*). Mlle de Clermont. — Les dîners du baron d'Holbach.
284. *Gille* (*Philippe*). Le vengeur de Phébé.
241. *Gladstone* : L'Angleterre et le home-rule.
14. *Gœthe*. Hermann et Dorothée.
45. *Gœthe*. Goetz de Berlichingen.
56. *Gœthe*. Mignon. — Sous la pluie de balles.
61. *Gogol* (*Nicolas*). Le Manteau. — Les âmes mortes.
130. *Goldoni*. Le Bourru bienfaisant.
156. *Goldsmith*. Le Voyageur. — Le Village abandonné.
120. *Gotthelf* (*J.*). Joggeli à la recherche d'une femme.
179. *Grandes Epopées* (*Les*).
19. *Grands Fabulistes* (*Les*). Chefs-d'œuvre de la fable.
294. *Gréban* (*Arnould*). La Passion, Mystères du XVe siècle.
176. *Grimm*. Les Salons de Paris sous la Révolution.
197. *Grosley*. Histoires sérieuses et badines.
304. *Grotesques* (*Les*). Saint-Amand. — Scudery. — Brébeuf. — Lemoine. — Cotin. — Desmarets de Saint-Sorlin, etc.

H

217. *Habberton*. Les bébés d'Hélène. — Les enfants des autres.
228. *Hacklaender* (*F.*). La vie militaire en Prusse.
119. *Hamilton*. Histoire de Fleur d'Epine.
92. *Hamilton*. Le Chevalier de Grammont.

Pour paraître le 2 décembre 1892

WAGNER

LOHENGRIN

AVEC

INTRODUCTION PAR CHARLES SIMOND

Nos lecteurs connaissent déjà le *Parsifal* de Wagner. Ils liron même intérêt le *Lohengrin*. Ils trouveront dans ce volume, non s l'analyse complète de l'œuvre de Wagner, mais encore, dans une int très documentée, toutes les sources de la légende du *Chevalier du C*

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.